

DOUBLE HOMMAGE À GÉRARD FROMANGER (1939-2021)



Je ne me souviens plus très bien la première fois où j'ai vu sa peinture... Sans doute dans les années 1970, à une époque où je n'étais encore que spectateur. Me revient toutefois à l'esprit une exposition de groupe. Laquelle ? Je ne saurais le dire mais j'ai en mémoire un tableau, richement coloré, représentant une scène urbaine. Parisienne. La vitrine d'un grand magasin. Peu aguerrri à ce type d'images, je me laissai surprendre par l'idée d'un tel sujet. J'en étais ravi. Peindre le quotidien, le banal, le trivial... : cela ne pouvait que me convaincre, élevé que j'avais été dans une iconographie impressionniste faisant la part belle à la couleur au jour le jour. Je me souviens un de ces voyages en train vers la Biennale de Venise, avec des étudiants, il y a quelque vingt-cinq ans... L'un d'eux, apercevant l'artiste et aspirant à le rencontrer, souhaitait que je fasse les présentations mais je ne connaissais pas encore Fromanger. Aussi, je l'ai encouragé à y aller de lui-même pour lui faire part de son admiration. Ce qu'il fit, me raconta-t-il le lendemain, m'indiquant le bienveillant accueil qu'il avait reçu. Je me souviens de ma première rencontre avec lui... C'était il y a une quinzaine d'années lors d'une exposition d'un des tenants de cette figuration narrative et critique à laquelle il appartenait. Ravi à mon tour de faire enfin sa connaissance. De découvrir un être chaleureux, féru d'histoire de la peinture, passionné d'Italie et gourmand de vie.

Je me souviens ma première visite à son atelier, dans le quartier de la Bastille, passage du Cheval-Blanc... Un petit îlot du Vieux Paris, entre la rue de la Roquette et le faubourg Saint-Antoine, aux ruelles pavées. Je me souviens la façade de pavés de verre de son atelier, baignant celui-ci de lumière, les tables chargées de dossiers, de journaux et de paperasse et, sur les murs, toutes sortes d'images dont un ensemble de maquettes d'un projet de vitraux destinés à une petite église romane.

Je me souviens de ses paroles, de son franc-parler... De son récit des échanges qu'il avait eus avec l'archevêque à propos de cette commande et de l'argument qui lui avait permis de le persuader du bien-fondé de son projet. « Ce sont les hommes qui ont inventé les dieux et non l'inverse mais je garde en moi l'énigme et les mystères de nos vies et je m'en ferai le porteur », avait dit le peintre à l'homme d'Église.

Je me souviendrai enfin longtemps de cette conversation, passionnante et passionnée, à laquelle je l'avais invité, en avril 2016, au beau milieu de l'une des salles de l'Orangerie. Au beau milieu de la peinture. ■ PHILIPPE PIGUET

Vue de l'atelier de Gérard Fromanger, passage du Cheval-Blanc, Paris, 2015. À droite : Gérard Fromanger au musée de l'Orangerie, Paris, 2016.



Vue de la rétrospective de Gérard Fromanger, Centre Pompidou, Paris, 2016.

Il y a de terribles nouvelles qu'on aimerait ne pas avoir à relayer quand elles annoncent la disparition d'un grand artiste qui était aussi un ami. Le Centre Pompidou vient tout juste de nous informer que l'artiste Gérard Fromanger vient d'éteindre le feu de toutes ses couleurs. Et de rejoindre sans doute les mânes des frères Lorenzetti, lui qui avait installé ses quartiers d'hiver ou d'été sur une colline près de Sienne, pour être plus proche des grandes fresques du *Bon et du Mauvais Gouvernement*, la première grande œuvre laïque peinte au milieu du XIV^e siècle. L'historien Patrick Boucheron a consacré tout un ouvrage sur ce que représente cette peinture à Sienne en 1338, dix ans avant les ravages d'une grande peste (*Conjurer la peur, essai sur la force politique des images*). Gérard m'avait fait un magnifique commentaire de ces fresques pour l'une de mes émissions *Clin d'œil* à France Culture.

Il avait choisi de s'installer avec famille et amis sur une colline dans le hameau de Montauto, où j'étais allée le voir *sul posto* en 1988 avec l'ami artiste D. P. Dègo. Son grand atelier installé dans la chapelle m'avait fascinée. Juché sur une échelle, il composait fébrilement ses grandes compositions si colorées. C'était un lieu très habité, d'un tellurisme extraordinaire. Tout autour affleuraient tous les signes de l'ancienne civilisation étrusque, si chère à Gérard, conquis par leur goût du sourire et du bonheur de vivre représenté jusque sur les fresques de leurs tombeaux.

Fromanger était aussi le peintre de la couleur rouge, il lui avait même donné son nom, le « Rouge Fromanger », depuis ses affiches composées et imprimées en urgence avec le collectif d'artistes de l'atelier de l'École des Beaux-Arts de Paris, pour proclamer avec le cinéaste Jean-Luc Godard la Révolution de mai 1968.

À vrai dire, Gérard Fromanger était le peintre de toutes les couleurs qu'il démultipliait sur ses toiles, de façon à s'affirmer comme un maître d'une figuration narrative politique très contestataire de l'ordre trop bien établi, de la société de consommation et de toutes ses dérives. L'ami de Deleuze et de Guattari savait les dénoncer à grands traits de rhizomes. « *Tout est allumé* », proclamait l'une de ses grandes séries autour de l'an 2000.

Sa dernière grande expo au printemps 2016 marqua un retour au Centre Pompidou, où il avait déjà exposé plus de vingt ans auparavant : je lui avais consacré un grand article dans cette revue (*Art Absolument* n° 70, mars-avril 2016). Très soucieux d'éducation, il s'était aussi engagé dans une opération « Portes ouvertes avec le Centre Pompidou », et en juin 2018, nous l'avions retrouvé dans un immense centre commercial au Perreux en train de commenter l'un de ses grands tableaux emblématiques *En Chine, à Hu-Xian* (1974). Il y aurait tant et tant à dire sur le parcours de cet artiste qui n'a jamais cessé de se battre, y compris contre la maladie.

L'ami Gérard aurait eu quatre-vingt-deux ans en septembre prochain. Quelle infinie tristesse, cette « disparition »-là va être bien dure à absorber !! ■ PASCALE LISMONDE